

Yves Bonnefoy et l'avenir du divin

« Y a-t-il un concept d'un pas venant dans la nuit, d'un cri, de l'éboulement d'une pierre dans les broussailles ? De l'impression que fait une maison vide ? » Yves Bonnefoy

Près d'un an après la disparition d'Yves Bonnefoy (voir le [dossier](#) que lui a consacré Poezibao), Patrick Werly publie un livre chez Hermann sur un sujet inédit, *Yves Bonnefoy et l'avenir du divin**.

En effet la question du divin n'apparaît pas à première vue quand on lit Yves Bonnefoy.

La clef me semble en partie donnée par l'exergue du livre en trois temps de Franz Kafka : « Croire veut dire : libérer en soi ce qui est indestructible, ou plus exactement : se libérer, ou plus exactement : être. » (*Cahiers In Octavo*, Rivages poche). « Être » est une question partagée par la poésie et la philosophie, avec, certes, d'énormes différences de mode comme de sens.

Nous avons demandé à Patrick Werly de répondre à nos questions :

- 1) Vous travaillez depuis longtemps sur l'œuvre d'Yves Bonnefoy – notamment avec Michèle Finck, spécialiste du poète, pour un ouvrage collectif aux Presses Universitaires de Strasbourg, quel a été pour vous le point de départ de votre questionnement sur cet aspect singulier chez Yves Bonnefoy ?**

Deux cheminements se sont croisés pour m'amener à poser les questions qu'essaie de formuler ce livre. Pour commencer, bien sûr, ma lecture de la poésie d'Yves Bonnefoy, que je ne saurais dater précisément mais qui doit remonter au milieu des années 80. Puis une interrogation, que je poursuis sous des formes différentes depuis cette même période mais qui a attendu longtemps avant de croiser les questions que me posait Yves Bonnefoy. Cette interrogation porte sur la question « que faire ? », sur la décision, la vocation, le choix de vie. Cette question, bien plus importante à mes yeux que la question « qui suis-je ? », remonte en fait aux années de l'adolescence, mais son insistance ne signifie pas que j'hésitais sur la voie à prendre : bien au contraire, j'ai su sans hésitation ce que je voulais et ne voulais pas – et la direction indiquée par certains poètes était d'ailleurs l'une des voies que je voulais suivre. Mais si je m'interrogeais, c'est que j'étais frappé par la soudaineté et la violence avec lesquelles pouvait être prise une décision, et inquiet aussi de ses conséquences sur les proches.

C'est pourquoi, quand j'ai pu faire un travail universitaire un peu ample, ce qu'on appelait le mémoire de maîtrise dans les années 80, je l'ai consacré à la critique du projet chez Georges Bataille. Et je comprends mieux aujourd'hui pourquoi j'avais fait ce choix. Puis j'ai consacré ma thèse de doctorat à une étude comparée des modèles de la décision dans la littérature, les arts et la pensée conceptuelle ; j'ai pu y aborder la question de façon plus frontale car désormais elle m'apparaissait plus explicitement. Dans cette thèse, je suivais dans le détail le cheminement de personnages littéraires ou cinématographiques amenés à prendre des tournants importants dans leur devenir, et j'étudiais en regard la façon dont les philosophes, les théologiens, les psychologues voire les économistes conceptualisaient ces moments de décision. Il y était très peu question de poésie car j'avais besoin du récit et que la poésie moderne est rarement narrative. Et si ce travail m'a aidé à répondre à des questions et surtout à en dépasser certaines, qui m'encombraient, il ne m'aidait pas à comprendre la place de la poésie

dans le choix de vie, alors que je savais que, au moins pour moi et les quelques poètes que je lisais avec fidélité, cette place était centrale, vitale. Et c'est mon dialogue intérieur avec Yves Bonnefoy, parmi d'autres, qui m'a amené à penser que, si les grands choix de vie sont des moments de véritable conversion de soi au sens où ils mettent en jeu toute une existence sans trop se soucier de calculer ni de délibérer, ce qui caractérise la parole poétique moderne est aussi une conversion de la parole ordinaire, qui accepte de remettre en jeu les représentations et les significations reçues, dans l'espoir de voir surgir une unité d'une autre force, celle qui manque à la vie au fil des jours. Une ressaisie, en somme.

Pourtant, si la pensée d'Yves Bonnefoy m'a aidé à formuler ces questions, ce n'est pas sur la poésie que j'ai souhaité faire porter ma réflexion dans un premier temps mais sur le cinéma, qui chez certains réalisateurs est habité de façon intime par la visée de la poésie. L'œuvre de Rossellini est celle qui m'a le mieux permis d'approcher le moment où il me semblait que la conversion brusque d'un personnage offrait l'occasion au réalisateur d'opérer une sorte de conversion poétique du regard et de l'image dans le plan cinématographique. (J'aurais pu choisir Tarkovski, Kieślowski, Bergman ou d'autres si j'avais eu quelques notions de leur langue.)

Tout ce long préambule pour dire que je n'ai pas écrit ce livre sur Yves Bonnefoy en tant que spécialiste du poète mais parce que le moment était venu désormais de me risquer sur le terrain de cette rencontre (que j'avais jusqu'alors maintenu à l'écart, comme un jardin secret). Et la question que je me pose depuis toutes ces années (comment devenir soi-même en maintenant au plus haut les possibilités de rencontres avec les autres ?), je l'ai donc posée à la poésie d'Yves Bonnefoy, qui m'habitait depuis longtemps. Or ce qui me frappait était qu'à certains moments de son œuvre, Yves Bonnefoy avait formulé le possible de la poésie dans des termes religieux alors que je le savais athée. Comme il me semblait depuis mes années de formation que le fait religieux n'était pas sans lien avec le fait poétique, l'œuvre d'Yves Bonnefoy m'offrait l'occasion, la chance de comprendre ce qui n'était pas une simple contradiction logique, j'en avais l'intuition sans pouvoir dire exactement pourquoi. Comme les critiques abordaient cette question avec des interprétations différentes, je me suis, un peu témérairement, lancé dans la rédaction de ce livre, qui a duré plusieurs années.

2) Comment définiriez-vous cette problématique d'un divin chez Yves Bonnefoy et comment voyez-vous son éventuel « avenir » ?

Le livre part de l'affirmation, régulièrement répétée par Yves Bonnefoy, qu'il ne croit pas en l'existence d'une réalité surnaturelle. Pourquoi en ce cas en appeler à un Dieu, dans ce vers, par exemple, qui n'a pour moi rien perdu de sa puissance : « Dieu qui n'es pas, pose ta main sur notre épaule » ? Si Dieu n'est pas, pourquoi le nommer et le lui dire ? Cette question porte sur un mot plus que sur un concept théologique. Je n'ai jamais eu l'intention ni même l'espoir, en écrivant ce livre, de découvrir une religion cachée d'Yves Bonnefoy, un crypto-christianisme par exemple. J'ai mené une enquête sur la présence de mots religieux dans son œuvre, pour comprendre quel sens il leur donnait, ou plus exactement quel rôle il leur confiait, car la parole était d'abord un acte pour lui. L'enquête se fonde essentiellement sur les textes qui vont des années 80 aux dernières années et sur des conversations que j'ai eues avec lui, tout au long des années d'écriture du livre.

Il est impossible de résumer la problématique du livre en quelques phrases mais la direction prise par mon interprétation est la suivante : s'il a repris des mots du domaine religieux, ce n'est pas parce que leur signification aurait coïncidé pour lui avec une vérité. Il a d'emblée été attentif à ces mots, en dépit de son athéisme, parce qu'ils portaient en eux la mémoire d'un mouvement dans la conscience et dans la parole, celui de la transcendance. Il a donné à ce mot un sens très particulier, qui évoque son acception phénoménologique : est transcendante toute réalité que désigne un mot au moyen de son concept. Sa réflexion sur le concept est bien connue : ce fait inévitable du langage nous sépare de l'unité de ce qu'il désigne. De ce fait, pour notre conscience, telle pierre, telle chaise sera toujours transcendante par rapport au mot qui veut la dire conceptuellement, c'est-à-dire par ses caractères généraux. Et le propre de la poésie était selon lui de tenter cette traversée, d'aller vers la réalité dont le langage nous sépare nécessairement. Or, dans le monde désenchanté qui est le nôtre, pour reprendre le mot de Max Weber, où tout est régi par une analyse rationnelle, ce mouvement risque d'être oublié. C'est la tâche de la poésie que d'en garder mémoire, pour aller vers telle pierre, tel arbre, mais surtout vers autrui ; et dès sa jeunesse, Yves Bonnefoy a saisi dans les mythes et de nombreuses religions, antiques et modernes, la présence de ce mouvement de transcendance.

Ce que j'ai essayé de montrer est que cette transcendance était reprise par lui sur un autre plan que celui de la religion ou de la mystique, à savoir sur un plan poétique. Pour étudier cette question, je suis parti d'un mythe grec qui traverse l'œuvre, par intermittence, celui de Coré et Déméter, qui a donné lieu aux Mystères d'Éleusis. La différence essentielle entre ces différents plans est que la poésie a pour vocation de partager une expérience par les mots, en les adressant à autrui, là où les mystères religieux commandent le silence. Et pour essayer de comprendre comment se faisait cette reprise sur un autre plan, j'ai suivi l'intérêt manifesté par Yves Bonnefoy pour l'œuvre de Kierkegaard, lue dans ses années de formation. Car ce mouvement de reprise, ou de ressaisie, de répétition, c'est celui qu'accomplissait Kierkegaard lorsqu'il parlait du saut d'un stade de l'existence à un autre. À la différence que pour le philosophe danois, le dernier stade était le stade religieux, qui pour Yves Bonnefoy appelle encore à être repris en un stade poétique.

Ce mouvement de reprise est à l'œuvre dans des poèmes et des récits, dans des essais critiques aussi. Alors, que devient Dieu ou le religieux à ce stade poétique ? C'est ce que j'ai essayé de préciser à partir de quelques uns de ces textes et de déclarations tardives d'Yves Bonnefoy. Si j'ai parlé d'avenir du divin dans le titre, c'est que Dieu n'est pas une réalité qui préexiste à la parole poétique, un ineffable qu'elle pourrait tenter de dire. Dieu est plutôt ce qui peut advenir dans la parole poétique, ce dont nous pouvons nous rapprocher. L'idée d'Yves Bonnefoy n'était pas que la parole poétique serait plus à même de dire une telle vérité, mais qu'elle était à même de la produire, de la faire exister. C'est pourquoi le divin est « en avant », à venir. Qu'il y ait du sens, qu'il y ait de l'être, disait-il, cela dépend de notre décision. S'il le disait avec autant de foi, c'est peut-être que la parole poétique l'aidait à sortir des représentations parcellaires, fragmentaires qu'induisent nécessairement les langues dans lesquelles nous parlons, l'aidait à se rapprocher de l'unité de la chose ou de l'être fragmentés par le langage. Et cette parole plus transparente, plus proche peut conduire à un monde plus divin, quelque chose comme un Eden dans la parole échangée, celle de tous les jours, vécue, éprouvée dans des situations réelles et particulières de l'existence. Voilà ce qu'à la fin de sa vie il espérait pouvoir rejoindre ou produire par la parole, voilà quel était pour lui l'avenir de ce grand projet du divin dans la parole, propre à de nombreuses civilisations et qu'il ne voulait pas oublier, mais qu'il voulait « rapatrier »,

pour reprendre l'un de ses mots, dans les situations ordinaires de l'existence, dans l'immanence en somme. Cette transcendance-là, qui est le mouvement d'aller vers autrui ou la réalité particulière, n'a pas à attendre la révélation d'un dieu séparé de la nature, elle ne dépend que de nous. C'est peut-être une utopie, mais c'est l'une de celles qui peut changer la vie et si j'ai écrit ce livre, c'est parce qu'il me semble qu'elle doit continuer à être méditée, travaillée et mise en œuvre.

3) Cette question est-elle présente dès le début du travail d'Yves Bonnefoy et a-t-elle évolué au cours des années ?

Dès les années 40, lorsqu'il est venu poursuivre ses études supérieures à Paris, il était préoccupé par les mythes et l'histoire des religions ; il assistait aux cours de quelques grands historiens du Collège de France, lisait les travaux des ethnologues et les traductions des grands mythes. Et dès les essais de *L'Improbable*, paru en 1959, apparaît l'idée que la poésie est à la fois adversaire du christianisme et seule responsable d'une promesse qu'il n'a pas su tenir. Cela ne signifie pas pour autant que tout était joué dès le début, dans le rapport pour lui du poétique et du religieux. La question n'a cessé de le travailler, même si elle n'apparaît que de façon intermittente dans l'œuvre, pour diverses raisons. Ainsi, il employait dans les années 60 le mot de *sacré*, qu'il a cessé ensuite d'utiliser pour éviter qu'on le considère comme un penseur religieux ou un croyant. Mais cela ne l'a pas empêché de travailler pendant plusieurs années à l'édition du *Dictionnaire des Mythologies*, paru chez Flammarion en 1981, et dont il espérait qu'il éclairerait autant la poésie qu'avait pu le faire pour Eliot par exemple l'immense entreprise du *Rameau d'or* de Frazer. Je tiens toutefois à préciser que je n'ai pas choisi de faire l'historique de ce rapport – qu'a commencé à établir Daniel Lançon, dans *Yves Bonnefoy. Histoire des œuvres et naissance de l'auteur*, pour la période qui va jusqu'en 1981.

4) Quel est alors le geste que selon vous, il opère, de la religion en particulier, vers la poésie ?

J'ai choisi de nommer ce geste « la reprise », comme je l'ai dit, pour marquer la fidélité d'Yves Bonnefoy à Kierkegaard, ou tout au moins à un mouvement qui traverse toute l'œuvre du philosophe. J'ai été amené à mettre au centre de mon travail cette notion parce qu'elle y prenait de plus en plus d'importance. Lors d'une conversation avec Michèle Finck sur mon travail en cours, elle m'a fait remarquer que j'employais souvent l'adjectif « second ». C'est un mot d'Yves Bonnefoy, auquel il donne un sens particulier, dans *La seconde simplicité* par exemple, un recueil d'essais des années 60. Or ce qui est second, c'est ce qui est repris sur un autre plan, comme dans la pensée de Kierkegaard.

Mais cela ne résout pas toute la difficulté, car il s'agit encore de comprendre ce qui, sur ce mode, est repris du religieux. Et je crois avoir montré qu'il ne s'agit pas de concepts, de vérités, de dogmes, mais plutôt d'un mouvement qu'accomplit la conscience dans une société religieuse, régie par le mythe. Ce mouvement de transcendance par rapport à nos représentations langagières est habituel dans une société où l'individu ne peut se penser sans Dieu ou les dieux ; quelle que soit la part du mythe et de la fiction dans la représentation du divin, qui obscurcissent ce mouvement, vivre avec les dieux, dans la mémoire des mythes, amène à se considérer

soi-même sous le signe de la finitude, de la précarité – et donc à faire moins confiance aux représentations abstraites, à prendre davantage en compte les situations de l'existence, que nous partageons avec nos proches, avec autrui. Il y a là un paradoxe dont les riches conséquences doivent être méditées par la poésie, selon Yves Bonnefoy : les périodes religieuses sont celles où l'on se soucie davantage de la finitude.

5) Vous dites que la reprise n'est « ... pas un mouvement... vers l'origine... plutôt la mémoire d'une expérience épiphanique ». Comment les mythes et les religions aident-ils à comprendre cette expérience ?

L'épiphanie est en effet une notion cardinale dans cette réflexion sur la reprise. Et j'en parlerai d'ailleurs plus précisément dans un livre plus court que je m'appête à finir. Yves Bonnefoy a parlé à plusieurs reprises de ses expériences épiphaniques, soit de moments fulgurants où toute l'unité de l'être lui apparaissait, sans que rien de ce qui était vécu dans la situation présente ne perde sa particularité. Il a pensé que la poésie était ce qui lui permettrait de garder mémoire de ces moments si bouleversants ou plus précisément qu'elle lui permettrait de fonder sur eux une existence.

C'est Joyce qui le premier a défini comme « épiphanies » ces moments vécus – mais celles dont parle Yves Bonnefoy sont plus proches de Wordsworth. Ce qui importe est que la conscience moderne de ces moments naît à peu près avec le romantisme. Le mot *épiphanie*, dans son acception littéraire, est repris à l'histoire des religions qui désigne ainsi à partir du XVIII^e siècle l'apparition d'un dieu, d'un élément sacré. Le mot avait déjà un sens religieux chez les Grecs, si bien que quelque chose s'est transmis, de la Grèce antique à nos jours ; ce n'est pas exactement une reprise au sens kierkegaardien mais cela aide à penser la reprise explicite que fait Yves Bonnefoy de l'épiphanie religieuse au plan de l'épiphanie poétique. La réflexion sur les mystères d'Éleusis et sur le mythe de Coré et de Déméter m'a aussi aidé à penser l'épiphanie, même si la théophanie ou la hiérophanie dans les Mystères n'est pas tout à fait du même ordre. Cette tradition de l'épiphanie valait comme modèle car on voit bien, à la suivre dans l'histoire, que ce qui demeure, dans le transfert du religieux au poétique, n'est pas un contenu, une image, une vérité, mais un mouvement, un mode d'apparition, une surréction. Ce qui bouleverse dans l'épiphanie est que rien ne la laissait prévoir ni ne garantit sa réapparition. Aucune rhétorique, aucun rite même ne peuvent la produire. Et tout cela permet à un penseur athée de déplacer l'origine de ce bouleversement dans la conscience même de celui qui l'éprouve, une conscience dont il comprend qu'il n'en est pas tout à fait le maître, même si elle n'est plus gouvernée par les dieux. L'épiphanie nous donne à comprendre que le mystère est en nous, ou plutôt dans notre rapport au monde. Il m'a semblé que, plutôt que de parler de façon trop générale de sécularisation, il fallait observer dans le détail de l'œuvre ce que devenait un motif religieux.

6) Est-ce que la tradition poétique d'où vient Yves Bonnefoy (en gros, Shakespeare, Keats, Jouve, mais aussi, plus lointainement et avec des distances, le romantisme ou le surréalisme) porte cette question du divin ?

Pour poser la question comme il l'a fait, il fallait d'abord dégager le poétique du religieux, séparer leurs eaux mêlées depuis des siècles. J'ai parlé tout à l'heure, à

propos de l'épiphanie, du romantisme comme d'un moment inaugural. Et sur cette question du rapport occidental à la religion, Yves Bonnefoy considérait qu'un changement avait eu lieu avec le romantisme. Dans la conscience qu'il en a eue à partir des années 2000, la lecture de Leopardi a joué un rôle important. Il considérait que jusqu'à Leopardi, les poètes en Occident n'avaient pas pu dégager la poésie de l'emprise de la religion – à l'exception de Shakespeare, au tout début de cette modernité qui commence au XVII^e siècle. Après les Lumières, la Révolution française, le romantisme, il en ira autrement et les changements sociaux laissent plus de liberté aux poètes qui le souhaitent de penser la poésie en l'émancipant du religieux. Avec Leopardi, Mallarmé est pour lui celui qui aura le plus explicitement cherché à « reprendre son bien à la religion ». Il en va un peu autrement de Jouve, une lecture séminale pour le jeune Yves Bonnefoy, dont le rapport au christianisme est plus difficile à penser car plus ambivalent.

7) En quoi le rapport très puissant d'Yves Bonnefoy à la philosophie (Hegel, Kierkegaard ou Jean Wahl) l'aide-t-il à penser la question, importante pour lui, de la vérité ?

La vérité, en effet, n'était pas un vain mot pour Yves Bonnefoy, au point qu'il a intitulé l'un de ses livres *La Vérité de parole*. Et ce titre dit bien qu'elle est pour lui dans la parole et non dans un concept, c'est-à-dire qu'elle est de l'ordre de l'acte, qu'elle se vit dans le temps de la finitude et non dans l'abstraction des concepts et des systèmes qu'ils permettent de construire. Il ne pensait pas qu'une vérité préexistait, que la philosophie ou la poésie auraient eu pour tâche d'atteindre, mais plutôt qu'elle était le mouvement de son approche, une durée en acte. Les trois philosophes que vous citez jouent chacun un rôle très différent, de ce point de vue. Hegel a été pour le jeune étudiant qu'était Yves Bonnefoy dans les années 40 le philosophe qui ne voulait pas se préoccuper de l'ici et du maintenant, c'est-à-dire de telle pierre, de tel arbre, de telle nuit, et qui privilégiait la généralité du système. Dans ces mêmes années 40, c'est Kierkegaard qui lui a le mieux permis de penser contre Hegel (et non pas Heidegger par exemple) – même s'il avait bien conscience que Kierkegaard demeurerait dans le domaine du concept et n'accomplissait pas le saut qui comptait pour lui, vers la poésie. Et c'est Jean Wahl qui l'a guidé dans sa lecture de Kierkegaard, Jean Wahl dont il a dit qu'il a été son maître et qui réapparaît dans son dernier grand poème, « Ensemble encore », même s'il n'est pas nommé.

8) Ce qui le sépare, par exemple de Hölderlin (qu'il lisait, très jeune, en traduction), c'est la question du sens. Le poète allemand écrit « un signe, nous sommes, et de sens nul » (*Mnémosyne*), or vous dites qu'Yves Bonnefoy affirme : il y a du sens, de l'être. En lecture palimpseste, ce que j'entends, c'est la question de l'angoisse. Yves Bonnefoy a-t-il trouvé là la possibilité de ne pas se laisser engluier, à tous points de vue, par l'angoisse ?

Il m'est difficile de proposer une comparaison sur ce plan entre les deux poètes, faute de connaître assez bien Hölderlin. Mais il est certain que, si l'angoisse n'est pas absente de l'œuvre d'Yves Bonnefoy, elle ne l'a jamais conduit au bord du même naufrage que celui qu'a vécu Hölderlin. Les raisons en sont certainement nombreuses. L'une d'elles est qu'il n'a jamais eu de rapport mystique à l'infini, me semble-t-il, et

n'a donc pas éprouvé durablement l'angoisse de s'y perdre, de s'y abîmer. L'infini est plutôt ce qu'il avait à cœur de retrouver dans chaque être, chaque situation finie : à l'échelle de notre conscience, chaque rencontre est un infini, que l'usage ordinaire du langage oblitère d'une signification unique. Mais si cet infini était l'objet d'une tâche patiente confiée à la parole poétique, c'est parce qu'il avait été éprouvé violemment dans les moments épiphaniques dont j'ai parlé. L'angoisse était pour lui celle de la nuit qui suivait inévitablement de tels éclairs. Elle était ainsi le négatif qui donnait un rythme à la parole.

Il reste à comprendre pourquoi l'angoisse ne l'a pas emporté chez lui, comme chez Hölderlin, Nerval, Artaud et d'autres. Je n'en connais pas les raisons mais il me semble qu'il a pu grandir avec confiance, malgré des événements terribles comme la mort de son père, le fascisme ou la guerre, et qu'il a conservé toute sa vie une confiance, une foi dans l'amitié, dans l'amour, dans ce qui peut attacher aux autres. Et c'est cette foi dans la parole, dans l'échange qu'elle permet entre les êtres, qui lui a fait affirmer, régulièrement, qu'il y avait de l'être, du sens. L'être et le sens, en effet, quand il en parlait ainsi, n'étaient pas de l'ordre d'une vérité qui préexisterait en un ciel des Idées ou en une surnature et que nos efforts d'analyse pourraient nous aider à atteindre. Il pensait plutôt que l'être et le sens étaient institués par la parole, par notre décision de nous adresser avec confiance à autrui, pour construire ensemble une existence, un lieu, une société. Il y a de ce point de vue chez lui quelque chose de nietzschéen, qu'on retrouverait sous une autre forme chez un écrivain comme Conrad. Une telle possibilité peut bien sûr paraître effrayante ; elle n'était pas pensable historiquement par Hölderlin, me semble-t-il, elle a eu besoin pour se formuler de l'œuvre de Mallarmé, de Rimbaud et d'autres. Si l'univers est indifférent au sens, cela laisse à la poésie une responsabilité immense, fondamentale.

9) L'autre grand poète, son contemporain, Philippe Jaccottet, se situe dans l'angoisse et la forte pression de la finitude. Peut-on risquer de dire que Jaccottet serait « du côté » de la finitude, de l'angoisse et de la prose poétique, pour moi si je puis dire du côté des fleurs, donc d'une fragilité, et Bonnefoy « du côté » de l'éternité, de la conceptualisation, et du vers, pour moi toujours si je puis dire du côté des pierres, donc d'une solidité ?

La mort est approchée avec beaucoup plus d'angoisse, c'est vrai, dans l'œuvre de Philippe Jaccottet. Chez Yves Bonnefoy, d'une certaine façon elle est fondatrice : pour que son œuvre poétique puisse être, il lui aura fallu commencer par faire l'expérience de la mort dans *Douve*, son premier grand livre de poésie. Sa conscience aura dû accepter la possibilité de la mort, de vivre sous le signe de la finitude. Et l'essai qui a tenté de rassembler ce qui avait été éprouvé en écrivant ce livre, « Les Tombeaux de Ravenne », parle de l'ornement dans la pierre des tombeaux, en effet, et non pas de la fleur vivante. Pour autant, j'hésiterais à y voir une poésie plus « solide » car pour Yves Bonnefoy la pierre n'était pas plus solide que la fleur, le nuage ou l'abeille. Toutes ces réalités sont pour lui transcendantes à nos représentations. Mais il ne cherchait pas à atteindre la pierre en soi, par exemple, sur la solidité de laquelle il aurait pu fonder. Ce qui lui importait plutôt était les moments de transcendance, de présence où telle pierre était moins séparée que d'ordinaire de notre conscience. Or de tels moments, épiphaniques, ne durent pas. L'intermittence est leur loi. Et la revue qu'il a fondé avec des amis en 1967, pour quelques années, avait pour titre *L'Éphémère*. L'éphémère, ce sont chacun des instants de notre vie et de celle des autres mais c'est surtout la

conscience de la finitude que nous devons regagner car alors, ce qui nous lie à la fleur, à la maison, à l'arbre ou à la personne avec qui nous cheminons, tout cela apparaît soudain et brièvement dans sa plénitude.

La différence entre Philippe Jaccottet et Yves Bonnefoy serait plutôt dans le rapport à la parole qui tente de dire l'éphémère, comme vous le suggérez. Et de ce point de vue, il est certain qu'il y avait chez Yves Bonnefoy une confiance dans les apports du discours universitaire qu'on ne trouverait pas chez Philippe Jaccottet, de même qu'une ampleur parfois du vers dont se serait bien gardé Jaccottet. Mais dans un texte comme *Couleur de terre*, par exemple, je les vois bien cheminer ensemble ; même si leur regard ne se pose pas de la même façon sur la terre chaude, ils savent qu'ils sont dans la même lumière.

10) On en serait alors à la première partie de l'exergue de Kafka, « libérer en soi ce qui est indestructible », comment parvenir à la dernière, « être » ?

Si j'ai emprunté à Kafka l'épigraphe du livre, c'est pour introduire entre ces deux écrivains un dialogue, qu'Yves Bonnefoy a entrepris très tôt. Il a beaucoup lu en effet Kafka dans les années 1940 et n'a cessé ensuite de penser à lui comme à un poète, œuvrant à déconstruire les représentations figées de sa langue. L'épigraphe établit que croire, c'est se libérer ; réinterprétée à la lumière de l'œuvre d'Yves Bonnefoy, la phrase peut signifier que décider qu'il y a du sens, y croire, c'est aussi se libérer de toutes les fausses croyances. En effet, décider qu'il y a du sens, ce n'est pas avoir découvert une vérité, révélée ou non, c'est vouloir que la parole ait la puissance, l'énergie qui lui permettent d'aller vers autrui. L'indestructible, c'est alors la parole, chargée de ce désir et de cette volonté de construire une société par nos échanges. À partir d'une telle conviction, la tâche confiée à la parole est infinie : jamais nous n'en aurons fini d'aller vers autrui, sans qu'il y ait là rien de désespérant, car cela implique que, tant que dure ce mouvement, la parole est vivante, en acte, elle ne se replie pas dans le moi ni à l'abri d'un système conceptuel, d'une langue unique, comme dans le projet architectural de Babel, ou d'une culture prétendument universelle. La parole est dialogue, comme l'est sa pointe la plus avancée, la poésie.

Et pour finir de répondre à votre question : une parole aussi consciente de sa finitude sait qu'on ne peut atteindre la réalité ni autrui en s'enfermant dans ses représentations. Elle a bien conscience qu'il faut le dialogue pour aller vers autrui, selon un mouvement de transcendance. Or l'être n'est pas ailleurs que dans ce mouvement : l'être, pour Yves Bonnefoy, c'était l'existence comme pour Kierkegaard, le fait ou l'acte qu'une chose ou qu'une personne soit. Et cette existence ne peut se rencontrer qu'ici, maintenant, dans la situation infiniment particulière où je m'adresse ou pense à autrui. Croire que la parole a une valeur, un sens (et pas seulement des significations), c'est prêter par là-même à autrui qui m'écoute, à soi-même et à la situation vécue ensemble une existence, de l'être.

11) En quoi pensez-vous que cette opération est une question de survie, ce qui est un terme fort, pour la poésie contemporaine ?

Cet effort de reprise fait de la parole échangée le noyau de l'existence. Et la poésie, telle que la définissait Yves Bonnefoy, est une conscience de soi de la parole qui reconnaît en elle une matérialité : des sonorités, des rythmes en particulier. Or Yves

Bonnefoy avait conscience de vivre une période historique où cette finitude, cette précarité de la parole étaient menacées. Que ce soit sous la forme de l'image ou du langage, les signes dans nos sociétés sont conçus comme les simples vecteurs d'une signification, d'une communication, qui vise à toujours plus d'efficacité. Or la communication efficace ne peut qu'oublier la dimension réelle des mots et des images, leur dimension de choses, qu'ils sont aussi. Même si la rhétorique se préoccupe des formes de la communication, c'est pour mieux convaincre ou vendre, nullement pour en arriver à la conscience de l'être réel des mots et des images. Et Yves Bonnefoy pensait que la prolifération des images et des discours abstraits dans nos sociétés mettait en danger la parole. Le vingtième siècle était pour lui celui où avait été mise en œuvre l'entreprise de tuer la parole à une échelle jamais envisagée jusqu'alors. Le danger est réel, la poésie est une conscience vivante de ce danger, mais d'une part elle est peu écoutée dans nos sociétés, d'autre part il lui arrive, quand elle accepte de se confondre avec un genre littéraire, de devenir un simple jeu formel sur les mots, un usage du langage qui conteste peut-être son usage instrumental et communicationnel, mais qui ne le conteste qu'au sein d'une sphère autonome, sans incidences sur la réalité sociale ni la vie de tous les jours.

12) Yves Bonnefoy n'est pas un poète du moi, pensez-vous que la suite « logique » à votre livre pourrait passer par l'analyse du rapport entre le moi et le Je ?

C'est bien ça : le travail poétique tel que l'a conçu Yves Bonnefoy ne pouvait s'arrêter au moi puisque cette image, le plus souvent figée, que nous formons de nous-même depuis l'enfance et que tout nous encourage à identifier à une série finie de traits de caractère, nous empêche d'aller par la parole et la conscience vers autrui. Et tout autant vers notre Je profond, comme n'a cessé de le dire Yves Bonnefoy. Pour que la parole et la conscience soient plus transparentes, il faut œuvrer à dissoudre le moi, un travail de chaque instant. Le Je, dans cette perspective, n'est pas un nouveau moi, une nouvelle image, mais plutôt le lieu en soi où le dialogue devient possible, où l'espace qui me sépare d'autrui devient plus transparent, où le temps d'aller vers l'autre se rapproche parfois de l'instant. Yves Bonnefoy n'est pas le seul à avoir pris au sérieux cette tâche, au rebours d'une conception égocentrique du lyrisme. Il avait entendu la voix de Nerval, de Rimbaud, de Yeats et d'autres poètes modernes attachés à défaire ce masque de la personne, considéré comme naturel alors qu'il introduit une fiction, un théâtre. C'est un projet, infini, que j'ai souvent rencontré en travaillant sur le divin chez Yves Bonnefoy et ma prochaine étape sera peut-être de l'explorer plus avant, chez lui mais aussi dans la poésie moderne. C'est la clef qui ouvre à un « avenir du divin » ; Rimbaud, qui l'avait bien compris, l'appelait « la charité ».

13) Ce travail que vous avez accompli sur Bonnefoy a-t-il modifié votre propre rapport à la poésie ?

D'abord, il m'a laissé trop peu de temps pour écrire poétiquement, c'est-à-dire sans projet. Mais si j'ai laissé faire cet abandon relatif de l'écriture poétique, c'est probablement que j'avais besoin d'aller le plus loin possible dans cette interrogation. Et je crois que mon rapport à la poésie, même en pointillés, a changé, oui. Car en m'éloignant des poèmes que j'avais déjà écrits, j'ai mieux vu que l'écriture en était trop contrainte. En effet, jusqu'alors, quand je me donnais le temps d'écrire, je me

fixais souvent pour tâche de dire des épiphanies, vécues au fil des jours et notées, dans ma mémoire ou sur des bouts de papier, dans des cahiers. Et je fixais ainsi un terme à l'expression, en quoi je faisais fausse route car même si la liberté de l'écriture parvenait parfois à forcer le barrage de cette contrainte, elle ne pouvait produire tous les effets que j'en attendais. J'en suis donc venu, dans ces années, quand j'écrivais de la poésie, à renoncer à toute finalité, à laisser plus d'« initiative aux mots ». Et j'ai vu ainsi non seulement surgir d'eux-mêmes des moments épiphaniques qui irradiaient dans ma mémoire, mais aussi apparaître une syntaxe imprévue, des rythmes inconnus de moi, d'où naissaient des conjonctions de mots tout aussi inattendues. En somme, cette germination était elle-même l'épiphanie, mais à même les mots cette fois-ci. Ce n'était pas la mise en œuvre d'une poétique qu'Yves Bonnefoy m'aurait enseignée, mais il est certain que le phénomène s'est aiguisé par le travail sur son œuvre et le dialogue avec lui, même s'ils portaient sur d'autres questions.

Patrick Werly, merci d'avoir bien voulu répondre à ces questions.

Terminons par cet extrait de *Ensemble encore*, le dernier recueil de Bonnefoy publié au Mercure de France, au fond tout y est de sa question de l'autre et de la présence ainsi que de l'épiphanie du poème comme dirait Patrick Werly, et nous y sommes :

« Mes proches, je vous lègue
La certitude inquiète dont j'ai vécu,
Cette eau sombre trouée des reflets d'un or.
Car, oui, tout ne fut pas un rêve, n'est-ce pas ?
Mon amie, nous unîmes bien nos mains confiantes,
Nous avons bien dormi de vrais sommeils,
Et le soir, ç'avait bien été ces deux nuées
Qui s'étreignaient, en paix, dans le ciel clair.
Le ciel est beau, le soir, c'est à cause de nous. »

Isabelle Baladine Howald

*Patrick Werly, *Yves Bonnefoy et l'avenir du divin* Hermann 419 p. 38 €